

La posture du praticien-chercheur : un analyseur de l'évolution de la recherche qualitative

Catherine De Lavergne

Université Paul Valéry – Montpellier III

Résumé

L'objectif de cet article est d'analyser comment le « cas limite » du praticien-chercheur, en recherche sur son terrain professionnel, cristallise un ensemble de questionnements épistémologiques, éthiques et de méthode sur la recherche qualitative. L'implication du praticien-chercheur amène à questionner les formes de reconnaissance et d'évaluation de la subjectivité de tout chercheur. Sa difficulté à se situer dans une typologie/topographie des formes de recherche interpelle le monde de la recherche, sur le lien et la démarcation entre le monde scientifique et le monde professionnel, sur les processus et les cycles d'innovation, de diffusion et de recherche, sur la déclinaison des formes de recherche et des parcours de formation supérieure. Sont évoquées aussi les distorsions entre formes et statuts du processus et du produit de la recherche.

Mots clés :

PRATICIEN-CERCHEUR, POSTURE DE RECHERCHE, VALIDITÉ EN RECHERCHE QUALITATIVE, FORMES DE RECHERCHE, ÉCRIT SCIENTIFIQUE

Introduction

La posture du praticien chercheur est un « cas limite », un analyseur « qui met en relief beaucoup de questions et de situations qui se posent à tout chercheur » (Kohn, 2001, p. 20). Nous dégagerons principalement trois questionnements : la posture subjective et l'engagement du chercheur en recherche qualitative, les liens qu'il entretient avec le monde professionnel et avec les acteurs de la recherche, le processus de transformation de soi-même et de créativité au cœur de toute recherche.

L'expression « praticien-chercheur » et la quête d'un espace de lien entre le monde professionnel et le monde de la recherche

Le « praticien-chercheur » est un professionnel et un chercheur qui mène sa recherche sur son terrain professionnel, ou sur un terrain proche, dans un monde professionnel présentant des similitudes ou des liens avec son environnement ou son domaine d'activité.

L'expression de « praticien-chercheur » signifie qu'une double identité est revendiquée, sans que l'une des deux ne prenne le pas sur l'autre. C'est le trait d'union entre les deux termes qui signifie cette revendication d'une double appartenance à deux mondes. Sinon l'expression serait qualificative : dans l'expression « praticien chercheur », le terme « chercheur » est un qualificatif apposé au statut de praticien. Dans l'expression « chercheur praticien », la qualité de « praticien » est adjointe au statut de chercheur (Kohn, 2001, p. 14). Mais surtout, c'est la revendication d'une nouvelle identité constituée de l'interaction entre ces deux mondes : un praticien qui cherche, un chercheur qui pratique. Une identité pour laquelle il n'y a pas de statut. Cette expression questionne donc les pratiques d'étiquetage identitaire monoréférentiel, les cloisonnements de statuts, dans des mondes professionnels et sociaux aussi marqués par l'hybridation, les constellations de travail hétérogènes (Mintzberg, 1982).

Mais cette expression est insatisfaisante : après tout, le chercheur confirmé n'est-il pas un praticien de la recherche, un professionnel de la recherche ? Lui substituer l'expression de « professionnel-chercheur » ne permettrait pas de lever l'ambiguïté.

C'est ce trait d'union qui questionne les interactions entre le monde de la recherche et le monde de l'activité professionnelle socio-économique (ce qualificatif n'est pas non plus pertinent, car l'activité scientifique est aussi socio-économique), entre pratique et théorie.

Cette expression peut être déclinée en fonction du métier du praticien. Certains revendiquent l'appellation, par exemple de « formateur chercheur » (Garbarini, 2001, p. 83) ou de « chercheur-accompagnateur ». Notons que l'appellation d'enseignant-chercheur, en France, est statutaire, mais qu'elle ne signifie pas nécessairement que les acteurs sous ce statut revendiquent cette double identité en prenant leur terrain d'enseignement comme terrain de recherche.

L'expression « praticien-chercheur » ne signifie pas seulement que le chercheur est engagé sur un autre terrain professionnel que celui de la recherche. Elle signifie que l'activité professionnelle génère et oriente l'activité de recherche, mais aussi de façon dialogique et récursive, que l'activité de recherche ressource et ré-orienté l'activité professionnelle. « La recherche peut se trouver ainsi au service de la professionnalité, comme la professionnalité au service de la recherche, se découvrant, se métamorphosant mutuellement dans leurs aspects les plus irréductiblement vivants. » (Perrault Soliveres, 2001, p. 46).

Le tiret qui relie les deux termes, est donc la revendication d'un espace d'interaction plus étroit, dans cet « étayage mutuel » entre le monde professionnel et le monde scientifique (Couzinet, 2003, p. 125). Un espace qualifié parfois de « compromis », de « voie du milieu » (Jézégou, 1998, p. 21), d'un espace qui réponde « à la fois aux enjeux de la connaissance et à ceux de l'action » (Carré, 1998, p. 7). Pour Anne Perrault Soliveres, praticienne (infirmière)-chercheuse, la recherche est celle « d'une communication qui s'adresse non seulement aux professionnels et aux patients actuels et potentiels, mais surtout, concernant une profession en mal de légitimité, qui trouve écho dans la cité scientifique, officielle distributrice de labels » (Perrault Soliveres, 2001, p. 48).

Le praticien-chercheur souhaite **qu'un espace de transition et d'interaction** soit dessiné entre les apports de la recherche et l'intérêt pour des professionnels, aux prises avec différentes situations. Cet espace de transition, il le construit personnellement dans sa problématique de recherche, il veut à sa façon être **l'un des médiateurs de cet espace**.

Enjeux de recherche du praticien-chercheur et typologie des formes de recherche

Le praticien-chercheur ne peut pas souvent « nommer » la forme de sa recherche. Si l'on se réfère à la typologie des formes de recherche dégagée par Jean-Marie Van Der Maren en fonction des enjeux de recherche (Van Der Maren, 2003, p. 23-30), il peut avec perplexité en repérer plusieurs, voire toutes. Sa recherche est « impliquée », mais ce n'est pas seulement une recherche-action (Resweber, 1995, p. 8).

La dimension nomothétique du projet de recherche : comprendre autrement, tout en restant à l'intérieur

La recherche est orientée par l'activité professionnelle, elle vise à accéder à de nouvelles compréhensions d'un monde professionnel connu, à mobiliser un ensemble de référents théoriques et de méthodes pour le regarder autrement, comme un monde étrange. Plus largement, il y a là une véritable demande adressée à la communauté scientifique, une demande de théories, de savoirs, que l'on retrouve chez beaucoup d'adultes reprenant des études universitaires, qui veulent se distancier d'un monde professionnel techniciste, stérilisant ou enfermant.

Cependant, il y a aussi, dans un mouvement paradoxal, l'intention de comprendre, sans que le discours scientifique ne conduise « au dépouillement identitaire des acteurs » (Bergier, 2000, p. 13), à la non-reconnaissance de l'autre dans son identité, « à la rupture du lien intérieur de l'humanité » (ibid). En tant que professionnel, le praticien-chercheur demande à la communauté

scientifique de ne pas étudier l'humain comme matière première de la construction scientifique, d'éviter les généralisations désincarnantes, de ne pas se comporter comme prédatrice de « ceux qui fabriquent dans les caves des stylos avec lesquels d'autres écriront en plein air que tout va pour le mieux » (Prévert, 1949, p. 15). « Laisser sourdre la voix d'autrui, c'est être du côté de la vie qui veut que « le sujet ne puisse jamais être sacrifié sur l'autel d'un décryptage théorique mortifiant » (Robin, cité dans Bergier, 2000, p. 124).

À ce titre, le praticien-chercheur se veut témoin, ou plus exactement « témoin des témoins », et son intention est de faire connaître « de l'intérieur » des acteurs et leur capacité d'innovation ordinaire, leur énergie pour dépasser et contourner les enfermements dont ils sont victimes sur leurs terrains quotidiens (Bézille, 2000, p. 208). Il propose à la communauté scientifique un autre accès à un monde professionnel. Mais il veut aussi faire reconnaître le savoir issu de cette pratique de l'innovation ordinaire.

La dimension politique du projet de recherche : changer

Le praticien chercheur veut apporter, en interaction avec les acteurs, une dynamique politique (au sens large du terme) qui favorise l'accès au savoir scientifique pour les acteurs concernés par la recherche. Il est sensible « au sentiment de pillage ressenti à l'encontre des chercheurs prédateurs qui procèdent à la César : veni, vidi, vici. Les bénéfices de la recherche ne vont dans ce cas qu'aux chercheurs, sans parler des retombées critiques, stigmatisantes. La recherche est considérée comme « un savoir à partager » (Garbarini, 2001, p. 90). La dynamique d'appropriation des résultats fait partie intégrante de la recherche puisqu'elle est un enjeu de recherche, qui consiste à proposer aux acteurs des occasions nouvelles de réfléchir sur leurs pratiques.

Mais, avec le partage des savoirs, se dégage également une visée « émancipatrice » dans le contexte organisationnel, une visée ré-instituante. Le chercheur démonte les processus manipulatoires ou injonctifs faits « sous couvert de scientificité », d'un discours de vulgarisation technico-scientifique, aux formules incantatoires, démasque les influences et les contrôles dans l'utilisation de concepts scientifiques importés dans le champ professionnel, comme mythes (Casellas Ménière, 2001, p. 68). Il revient aux « concepts source » et analyse leur exploitation dans le milieu professionnel. L'analyse scientifique lui permet aussi de formuler ce qui était auparavant intuitivement compris. Il a à cœur de partager ces nouvelles compréhensions avec ses pairs du monde professionnel et du monde de la recherche.

Ces enjeux de recherche peuvent être rapprochés des critères dits « d'authenticité » ontologique et éducative. Christiane Gohier (2004, p. 7) a souligné la dimension éthique de ces « critères relationnels ».

La dimension pragmatique du projet de recherche : agir

La recherche vise aussi à faire émerger des dynamiques d'expérimentation et d'action réflexive sur le terrain, à dégager quelques pistes d'action pour mieux faire, pour faire autrement.

Cet enjeu de recherche peut être rapproché des critères « d'authenticité » catalytique et tactique de L. Savoie-Zajc et K. Manning relevés par Christiane Gohier. « L'authenticité catalytique » se traduit par le désir des participants de passer à l'action. L'authenticité tactique fournit des outils conceptuels nécessaires pour ce faire » (Gohier, 2004, p. 7-8).

La dimension ontogénique du projet de recherche : se développer pour se redéfinir autrement

Dans cet enjeu de recherche relationnel avec les acteurs concernés, le chercheur est inclus. La recherche vise le développement personnel, et non seulement la production d'un nouveau savoir. Le travail de recherche ébranle le rapport au métier (Garbarini, 2001, p. 86). Dans ce processus de recherche, le praticien-chercheur « permet qu'une perturbation soit créée en lui » (Devereux, cité dans Kohn et Nègre, 2003, p. 230). Il « s'énacte » (Varela, 1989) comme praticien-chercheur, car il va devoir reconstruire une nouvelle identité en faisant fond sur lui-même.

Un polymorphisme de la recherche qui questionne la communauté scientifique

La posture du praticien-chercheur interpelle ainsi le monde de la recherche à différents niveaux :

- Sur le lien entre le monde scientifique et le monde professionnel, sur le lien entre innovation, diffusion et recherche :
 - dans le cycle des innovations : top/bottom, bottom/top, linéaire descendant, ou tourbillonnaire ;
 - dans les manipulations de traduction ou de détournement du discours scientifique dans le monde professionnel.
- Sur la déclinaison des formes de recherche (nomothétique, politique, appliquée, professionnelle) et des rôles et attitudes : acteur professionnel, acteur réflexif, acteur chercheur.

Les positions des chercheurs institutionnels et des laboratoires divergent, quant à la démarcation entre le monde du chercheur et le monde du professionnel. Pour certains, elle est rigide, les contributions scientifiques n'ont pas pour vocation de servir aux professionnels.

- Sur la typologie des parcours de formation supérieure en professionnalisation et en recherche, particulièrement pour des adultes, et

sur les liens et passerelles entre professionnalisation et recherche. Quelles sont, notamment, les différentes interprétations de l'expression « recherche professionnelle »? Par exemple, dans le cas de la formation des enseignants, Françoise Cros précise que le mémoire de fin d'études d'IUFM « est considéré par certains comme une mini-recherche, par d'autres comme une pensée réflexive accompagnée d'écriture sur sa pratique » (Cros, 2001, p. 120). Dans les Master 2 professionnels, il y a une grande latitude d'interprétation, le mémoire de fin d'études peut être réduit à des descriptions techniques.

Positions enchevêtrées et posture de recherche « d'implexité »

Des termes tels que « enchevêtrement » ou « intrication » sont utilisés à propos de la position du praticien-chercheur (Kohn, 2001, p. 31). Les positions de « chercheur » et celle de « praticien » ne sont pas seulement alternantes, elles sont vécues aussi dans la synchronicité. Le chercheur ne laisse pas le praticien au vestiaire, et vice-versa. Quand il s'engage dans une pratique, il mobilise aussi des observations et des analyses de chercheur. En tout état de cause, le chercheur ne veut ni abandonner sa position initiale, ni l'ignorer, ni en faire fi. De ce fait, **il brouille les limites instituées**.

Si le praticien-chercheur mène une recherche sur son propre terrain professionnel, ou sur des terrains proches, il pourra être investi d'un double statut, car même s'il se présente en situation comme chercheur, il est connu dans ce monde comme praticien. Cette position est souvent qualifiée de « chercheur de l'intérieur ».

Cette double polarisation de termes à la fois complémentaires et antagonistes, peut être considérée comme **espace dialogique, qui tient ensemble deux logiques hétérogènes** (Morin, 1990, p. 99).

La posture est celle de l'implication, mais celle-ci est plurielle. Jean-Louis Le Grand (2000) a forgé le terme « **d'implexité** », contraction des termes « implication » et « complexité ».

L'implexité est la dimension complexe des implications, complexité largement opaque à une explication. L'implexité est relative à l'entrelacement de différents niveaux de réalités des implications qui sont pour la plupart implicites (pliées à l'intérieur).

Le chercheur questionne son implication et le mode de production de ses connaissances.

L'audit de subjectivité : une exigence pour tout chercheur ?

Le praticien-chercheur, du fait de cette implication, effectue sur lui-même un audit de subjectivité. Comme je l'ai mentionné plus haut, le chercheur est souvent à l'origine de la recherche. Il est engagé sur les terrains professionnels et de recherche.

Pour Rachel Bélisle (2001, p. 61), l'audit de subjectivité consiste, dans l'esprit de la validation des acquis de l'expérience, à « identifier les éléments de sa subjectivité qui semblaient intervenir dans le processus de recherche, du choix du thème à la diffusion des résultats, en passant par l'entrée sur le terrain. Pour elle, cet audit de subjectivité a des parentés avec les « pratiques de reconnaissance des acquis/compétences de l'andragogie et permettait de partager avec les professeurs appelés à la conseiller quelques expériences et travaux antérieurs » à partir desquels elle voulait poursuivre « son perfectionnement professionnel comme chercheuse ». Elle ne mentionne pas si cet audit de subjectivité est présent dans son écrit de recherche. Pour Frédéric Deschenaux, cet audit de subjectivité prend la forme d'une auto-socioanalyse, qui présente un caractère d'intimité et ne peut figurer dans l'écrit de recherche (Deschenaux, 2003, p. 122).

Cette posture d'implexité fait appel à des capacités d'introspection. Si l'on se réfère à la typologie des différentes formes d'intelligence, proposée par Howard Gardner, on peut oser esquisser l'hypothèse que la démarche et les méthodes de tout chercheur qualitatif supposent le développement d'une **intelligence intrapersonnelle** qui lui est nécessaire pour mieux analyser sa subjectivité, car le chercheur qualitatif est l'instrument de sa recherche. Nous reviendrons sur le fait que cette subjectivité ne peut être gommée, mais que le chercheur doit en être conscient. « La neutralité affirmée du regard cache mal l'engagement. Ce dernier n'est-il pas inéluctable et ne conviendrait-il pas plutôt de le revendiquer ? » (Kohn, 2003, p. 33).

Deux questions cependant se posent, en relation avec cet audit de subjectivité :

Le soi personnel, tiers exclu ?

Tout chercheur est un acteur social « ordinaire » et un citoyen « ordinaire » constructionniste de sa vision du monde et de ses valeurs. Ruth Canter Kohn précise « qu'il est demandé au praticien-chercheur - pourquoi lui en particulier ?- de les énoncer » (Kohn, 2001, p. 25).

C'est donc une triple implication qu'il faut auditer en entreprenant une recherche : celle de l'homme ou de la femme engagé(e) avec une expérience personnelle de la société : le soi personnel, porté par des valeurs, celle du professionnel de terrain et celle du chercheur. Personnellement, c'est dans cet

esprit que j'ai récapitulé les étapes de mon parcours de recherche et mes préoccupations, en introduction de ma thèse, dans laquelle je fais état :

...d'une rationalité axiologique inspirée par des valeurs et non seulement par des pré-savoirs ou un cadre théorique ; des raisons fortes qui ne peuvent être réduites à la recherche d'efficacité ou d'efficience. Cet axe, c'est la volonté a priori de restaurer l'importance de la créativité humaine et de relations sociales qui ne soient pas fondées sur des inquisitions individuelles ou collectives ou des interactions cumulatives emprisonnant les acteurs dans des situations paradoxales (De Lavergne, 2003, p. 43)

En tout état de cause, le chercheur est partagé entre la nécessité de décrire son implication, et la crainte de verser dans l'exhibition de soi.

Tout chercheur doit-il rendre compte de cette implication dans son écrit de recherche ?

Claire Duchesne et Lorraine Savoie-Zajc (2005, p. 69-95) ont montré que l'engagement professionnel est un processus qui donne un sens à la vie. A fortiori pour un double engagement sur un terrain professionnel et dans la recherche. Mais les contextes dans lesquels le travail de recherche est mené questionnent aussi l'identité du chercheur, qui ne sera pas dans la même position, selon qu'il effectue son travail de façon contractuelle, en réponse à une commande, ou sur son initiative personnelle. Jean Donnay (2001, p. 35), chercheur universitaire, fait état de tensions entre plusieurs enjeux et missions, dans différentes situations de recherche liées soit à des contrats de recherche, soit à des commandes institutionnelles, soit à une démarche professionnelle engagée sur le terrain. Ces tensions renvoient le chercheur à un questionnement identitaire, qui interpelle les différents « soi » du chercheur convoqués dans une recherche.

En d'autres termes, ce questionnement nécessaire pour le praticien-chercheur, ne l'est-il pas aussi pour tout chercheur en recherche qualitative? La rigueur scientifique ne consiste-t-elle pas d'abord à reconnaître cette subjectivité (St-Cyr Tribble et Saintonge, 1999, p. 123) ? Bertrand Bergier définit un ensemble de questions guidant le travail réflexif du chercheur, au cours de la conception du projet de recherche, pendant l'investigation, avant la restitution et au terme de la recherche (Bergier, 2000, p. 149-159)

Or ces éléments, qui seront déterminants dans la démarche et dans le processus de recherche, sont le plus souvent cachés, consignés dans le journal intime du chercheur.

L'observation de référence « implexe » : positions et stratégies paradoxales

L'observation de référence « implexe » est difficile à assumer pour un chercheur qui postule à la reconnaissance d'une communauté scientifique tout en posant la singularité de sa recherche. Si le dédoublement est escamoté ou nié, les stratégies d'observation peuvent prendre deux formes extrêmes opposées : la position du chercheur « carapaçonné », ou la position du chercheur « caméléon ». Une position autre peut aussi être adoptée, qualifiée de « position active tierce ».

La fuite : se poser comme chercheur de l'extérieur, ou s'escamoter

Le praticien-chercheur peut être tenté de se raccrocher, peut-être de façon un peu mécaniste, au cadre théorique comme à une bouée de secours, ou à des protocoles de recueil de données qui le distancieront et le protégeront des « observés » et d'une implication dans la situation. En tout état de cause, le cadre théorique joue un rôle de « tiers distanciateur » pour marquer une frontière avec des analyses de praticien réflexif (Albarelo, 2004, p. 58). Les cadres théoriques n'ont pas alors été suffisamment questionnés, en dialogue avec les préoccupations et la problématique du chercheur. Les soi professionnel et personnel du chercheur sont évacués, niés pour faire advenir un chercheur conforme à une norme supposée plus « standard » du processus de recherche. Ce peut être une phase du parcours initiatique du praticien-chercheur, qui s'exprime dans une position que j'appellerai la position du **chercheur « carapaçonné »**, car le chercheur veut montrer avant tout qu'il est « équipé », et qu'il veut faire rupture avec sa position de professionnel sur le terrain.

Le chercheur « caméléon » cache aux acteurs de la situation sa position de chercheur, mais aussi celle de professionnel, ou se fait le plus discret possible, en prenant l'allure d'un acteur ordinaire, d'un participant. Cela n'est possible que pour des acteurs qui ne connaissent pas le praticien-chercheur.

Ces deux positions me paraissent plus difficilement compatibles avec la démarche et les méthodes qualitatives, mais cependant, elles sont parfois présentes dans les feuillets de la revue *Recherches Qualitatives*, dans lesquels on peut lire les expressions suivantes : « une vérité », « se rapprocher de la vérité », « effacer sa présence pour plus d'objectivité », « recueillir des données brutes », « réalité objective »... Elles supposent, soit que le chercheur est un instrument transparent de collecte de données, soit que la distance lui permettra une lecture objective des phénomènes.

Un biais médiateur : ni chercheur, ni praticien (dans la fonction habituelle)

D'autres stratégies peuvent être adoptées, comme la « **position active tierce** ». Par exemple, Rachel Bélisle (2001, p. 62) joue un rôle tiers, celui « d'experte-conseil », qui lui permet d'être en action, dans des situations de formation, sans être animatrice ou participante. Notons qu'ici la position est celle d'une praticienne, mais celle-ci est un peu différente d'une pratique habituelle. L'institution et les différents acteurs participants ont donné leur consentement pour la recherche. Cette position peut aussi être adoptée par des chercheurs universitaires qui interviennent comme consultants, formateurs ou animateurs dans diverses organisations ou institutions.

L'implicité assumée : trois stratégies possibles

Cette position suppose que l'on reconnaisse le caractère construit de toute perception humaine, l'inévitabilité de l'interaction réversible entre observateur et observé, mais aussi et surtout que sans chercher à la limiter, l'on pose cette interaction avec les acteurs comme un moyen de production d'une connaissance par l'expérience, en faisant « du handicap un outil » : l'observateur **triplement impliqué** (comme acteur de terrain, comme citoyen acteur social, comme chercheur) fait appel à sa subjectivité, mais il questionne cette subjectivité même. Comme nous l'avons remarqué précédemment, les valeurs portées par le soi personnel sont souvent implicitement présentes dans l'action professionnelle (pôle du praticien) comme dans l'action de recherche (pôle du chercheur), qu'elles imprègnent.

Si le dédoublement est assumé, Ruth Canter Kohn a identifié plusieurs positions pouvant être adoptées (Kohn, 2001, p. 34). Nous les appellerons respectivement : « **la mise en veilleuse** », « **l'oscillation pendulaire** », « **la gestion dialogique** ».

Première stratégie : le chercheur ignore son identité de professionnel, la met en veilleuse, quand il est en situation d'observation, mais celle-ci fonctionne malgré tout.

Deuxième stratégie : le chercheur oscille d'une position de professionnel à une position de chercheur, aimanté tour à tour par ces deux pôles dans l'interaction avec les acteurs (situation de double contrainte). S'il reste trop longtemps fixé sur le pôle professionnel, il risque d'être instrumenté ou de s'instrumenter lui-même en **miroir complaisant des acteurs**, puisque leur valorisation peut constituer un enjeu de sa recherche. Il doit « faire avec » sa proximité relationnelle sur le terrain avec certains groupes d'acteurs, ses sympathies particulières, et apprendre à gagner et à préserver une confiance avec les autres acteurs. En tout état de cause, il doit renouveler son regard envers ses pairs qu'il reconnaissait, sans les connaître vraiment, et avec des

acteurs plus distants, qu'il connaissait sans les reconnaître. S'il reste trop longtemps fixé sur le pôle « chercheur », il s'écarte de l'immersion dans le terrain, et risque de perdre l'originalité de la recherche. Cette oscillation peut aussi correspondre à différents temps de la recherche (recueil documentaire, observation, traitement et catégorisation, entretiens, restitutions, analyses).

Troisième stratégie : tenter d'assumer la dialogique des deux positions. Dans cette stratégie, appelée par Ruth Canter Kohn « stratégie de compromis », le praticien-chercheur assume la co-existence en situation de ces deux positions, dont tantôt l'une, tantôt l'autre domine.

Je pense que l'adoption de l'une ou l'autre de ces stratégies paradoxales est facilitée, si le praticien-chercheur assume déjà, en tant que professionnel, une activité complexe, avec des rôles divers, en participant à des groupes de travail différents. Par ailleurs, la position d'implexité fait appel, selon moi, à une forme d'intelligence nécessaire à tout chercheur qualitatif : l'intelligence interpersonnelle, qui aide à percevoir les propositions de relations et de rôles, les demandes implicites, dans les interactions entre acteurs. Celle-ci doit dialoguer avec l'intelligence intra-personnelle.

Souvent, le risque de dérapage vers un discours professionnel a été repéré. Le chercheur éprouve le sentiment de devoir « se tirer par les cheveux », comme le baron de Münchhausen (Watzlawick, 1991). Je soulignerai ici la nécessité, il me semble, non seulement de l'accompagnement du directeur de recherche et des membres du laboratoire, mais d'un **tutorat spécifique**, effectué soit par un autre praticien-chercheur qui a inévitablement connu ces difficultés, soit au contraire par un étudiant-chercheur de formation initiale qui pourrait être susceptible de déceler rapidement ce type de dérapage.

Le cas limite extrême, c'est celui de la constitution comme cas de recherche, par le chercheur, des activités dans lesquelles il est impliqué. Ce choix est lié à une exigence épistémologique : l'analyse de sa propre implication est un ressort important de la recherche. Le praticien-chercheur s'expose, et se lance le défi de mener une analyse scientifique sur sa propre activité professionnelle, sans verser dans le discours professionnel ou réflexif. Il répond aussi à une exigence éthique qui veut que l'on s'expose soi-même quand on sollicite le témoignage d'autrui. Cette prise de risque peut toutefois être interprétée comme une forme de prétention ou de narcissisme (Bézille, 2000, p. 209).¹ Pour Jean-Louis Le Grand (2000, p. 223), l'auto-analyse des implications, sert à produire des images dévalorisantes, elle peut « jeter un discrédit sur la production intellectuelle, la déshabiller ».

Formes et statuts du processus et du produit de la recherche

Le dernier questionnement émergeant de ces réflexions sur la posture du praticien-chercheur concerne la prise en compte académique du processus de recherche, ainsi que la forme de l'écrit officiel de recherche.

Le processus de recherche

Pour un praticien-chercheur (et peut-être dans une moindre mesure pour tout chercheur), ce processus est cyclique, et récursif. Il se déroule sur un temps bien plus long que la période mentionnée dans la recherche. J'ai déjà évoqué les prémisses de la recherche et le parcours antérieur.

Les restitutions en font partie intégrante. Elles sont interactives et s'inscrivent dans l'échange et dans le don (Bélisle, 2001), sans être radicalement dissociées de l'observation. Les acteurs intéressés par cette recherche s'y investissent, y voient une occasion de se développer, de se perfectionner, et de trouver une écoute, voire une valorisation absente parfois dans leur organisation. La description de situations par les acteurs est elle-même formatrice, puisqu'elle amène à réfléchir une activité, puis à réfléchir **sur** une activité. Il y a des restitutions qui peuvent déranger, car elles renvoient à des visions moins valorisantes des attitudes ou de l'activité, à des rapports de force entre acteurs. Le travail sur le terrain se poursuit, dans des rencontres, dans des entretiens, dans des formations, dans des réunions, dans la circulation d'écrits. Dans cette activité, il y a encore une co-présence du professionnel et du chercheur. Colette Schoonbroodt et Arthur Gélinas (2006, p. 36-52) présentent, par exemple, une méthodologie spécifique, intitulée « méthodologie du changement émergent », pour transférer des connaissances auprès d'intervenants en éducation et santé. Il peut y avoir un conflit socio-cognitif, et l'apparition de nouveaux espaces de dialogue entre les acteurs.

Au-delà de la reconnaissance d'une compétence nouvelle, qui peut amener le chercheur à changer de métier, c'est un véritable processus de transformation identitaire qui s'est déroulé, le nouveau chercheur se considérant, même s'il a abandonné son activité professionnelle, encore par la suite comme un praticien-chercheur. Être praticien-chercheur, c'est donc se caractériser par une sensibilité particulière, un état d'esprit que je viens d'évoquer dans les lignes qui précèdent. Dans cette implexité, le praticien-chercheur s'est « énéacté » en définissant de nouvelles frontières avec son environnement. Le chercheur est « la source productive vivante » (Guimond-Plourde, 1999, p. 27-68). Le processus est un pèlerinage, un passage, une épreuve.

Le résultat de la recherche et l'écrit de recherche

L'écrit « officiel » de recherche n'est que la partie émergée d'un iceberg. Le résultat, c'est aussi, outre l'énaction du praticien-chercheur, ce qui se joue encore sur le terrain professionnel, les nouvelles significations attribuées par les acteurs à leur activité, les rencontres...

Cependant, dans une production scientifique « académique », la recherche est quelque peu rationalisée, linéarisée, séquentialisée a posteriori. Comment rendre compte de toutes les perplexités, de toutes les itérations et errances d'une recherche ? L'écrit serait illisible si l'on cherchait à restituer par le menu la complexité du parcours. Quand commence-t-il, d'ailleurs, pour le praticien-chercheur ? Quelle est la ponctuation de séquence ?

La production scientifique est souvent définie par le chercheur comme « un acte de création » (Panaccio, 1999, p. 21), « une œuvre d'art » (Guimond-Plourde, 1999, p. 27-68). Ruth Canter Kohn et Pierre Nègre (2003, p. 221) précisent d'ailleurs que « certains ethnographes ne récusent pas une parenté possible entre leur science et l'art »².

Notes

¹ J'ai personnellement expérimenté cette prise de risque, en produisant deux cas dans lesquels j'étais l'une des principaux protagonistes. Je trouve que c'est une activité périlleuse et éprouvante, mais très formatrice.

² Pour ma part, je n'ai pas exclu l'utilisation de références à des œuvres littéraires. La littérature peut donc être considérée comme un « un modèle d'énonciation de la complexité sociale », mais aussi un instrument de connaissance, permettant aux chercheurs d'intégrer une dimension narrative en sciences humaines : « Entre sciences humaines et littérature, l'heure n'est plus à la confrontation. Il est de plus en plus admis que la littérature peut faire progresser la connaissance, et même servir de modèle d'énonciation aux historiens, aux ethnologues, aux sociologues » (Lassave, 2003, p. 22).

Références

- Albarello, L. (2004). *Devenir praticien-chercheur*. Bruxelles : De Boeck.
- Bélisle, R. (2001). Pratiques ethnographiques dans des sociétés lettrées : l'entrée sur le terrain et la recherche impliquée en milieux communautaires. *Recherches qualitatives*, 22, 55-71. [en ligne] <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/volume22.html>
- Bergier, B. (2000). *Repères pour une restitution des résultats en sciences sociales*. Paris : L'Harmattan.

- Bézille, H. (2000). De l'usage du témoignage dans la recherche en sciences sociales. Dans Feldman, J., Kohn, R. C. (Éds). *L'éthique dans la pratique des sciences humaines : dilemmes* (pp. 201-222). Paris : L'Harmattan.
- Carré, P. (1998). Préface. Dans Jézégou, A. *La formation à distance : enjeux, perspectives et limites de l'individualisation* (pp. 5-9). Paris : L'Harmattan.
- Casellas Menière, M.-F. (2001). Le travail des doubles. Dans Mackiewicz, M.-P. (Éd.). *Praticien et chercheur. Parcours dans le champ social* (pp.55-69). Paris : L'Harmattan.
- Couzinet, V. (2003). Praticiens de l'information et chercheurs : parcours, terrains et étayages. *Documentaliste, sciences de l'information*, 40(2) 118-125.
- Cros, F. (2001). La recherche professionnelle : épistémologie et écriture. Dans Mackiewicz, M.-P. (Éd.). *Praticien et chercheur. Parcours dans le champ social*. (pp.119-134). Paris : L'Harmattan.
- De Lavergne, C. (2003). *Vers un modèle communicationnel de la construction d'un dispositif apprenant ? Analyse de situations et de dispositifs en formation initiale et en formation d'adultes*. Thèse de Doctorat en sciences de l'information et de la communication. Université de Montpellier 3, décembre.
- Deschenaux, F. (2003). *Choisir, subir, s'ajuster : la place des milieux communautaires dans l'insertion professionnelle des diplômées et diplômés du post-secondaire*. Thèse de Doctorat en éducation. Université de Sherbrooke, décembre.
- Donnay, J. (2001). Chercheur, praticien même terrain ? *Recherches qualitatives*, 22, 34-53. [en ligne] <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/volume22.html>
- Duchesne, C., & Savoie-Zajc, L. (2005). L'engagement professionnel d'enseignantes du primaire : une démarche inductive de théorisation.- *Recherches qualitatives*, 25(2), 69-95. [en ligne] [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/volume25\(2\).html](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/volume25(2).html)
- Garbarini, J. (2001). Formateur-chercheur : une identité construite entre renoncement et engagement. Dans Mackiewicz, M.-P. (Éd.). *Praticien et chercheur. Parcours dans le champ social* (pp.83-90). Paris : L'Harmattan.
- Gohier, C. (2004). De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative. *Recherches qualitatives*, 24, 3-17. [en ligne] <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/volume24.html>

- Guimond-Plourde, R. (1999). Un audacieux pèlerinage et un plaisir ontologique... Réponse d'une chercheuse en herbe à l'appel de la recherche qualitative. *Recherches qualitatives*, 20, 27-68. [en ligne] <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/volume20.html>
- Jézégou, A. (1998). *La formation à distance : enjeux, perspectives et limites de l'individualisation*. Paris : L'Harmattan.
- Kohn, R. C., & Nègre, P. (2003). *Les voies de l'observation. Repères pour les pratiques de recherche en sciences humaines*. Paris : L'Harmattan.
- Kohn, R. C. (2001). Les positions enchevêtrées du praticien-qui-devient-chercheur. Dans Mackiewicz, M.-P. (Éd.). *Praticien et chercheur. Parcours dans le champ social*. (pp.15-38). Paris : L'Harmattan.
- Lassave, P. (2003). Sciences sociales/littérature : la fin des hostilités ? *Sciences humaines*, 134, 22-25.
- Le Grand, J.-L. (2000). *Implexité : implication et complexité*. Paris : Université Paris 8 [en ligne] <http://www.fp.univ-paris8.fr/recherches/JLLeGrandimplexite.html> (Consulté le 29.06.2000).
- Le Grand, J.-L. (2000). Ethique, étiquettes et réciprocité dans les histoires de vie. Dans Feldman, J., & Kohn, R. (Éd.). *L'éthique dans la pratique des sciences humaines : dilemmes* (pp. 223-246). Paris : L'Harmattan.
- Mintzberg, H. (1982). *Structure et dynamique des organisations*. Paris: Éditions d'Organisation.
- Panaccio, M. (1999). Les sujets de la méthodologie. *Recherches qualitatives*, 20, 19-25. [en ligne] <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/volume20.html>
- Perrault Soliveres, A. (2001). Praticien-chercheur : défricher la nuit. Dans Mackiewicz, M.-P. (Éd.). *Praticien et chercheur. Parcours dans le champ social* (pp. 41-53). Paris : L'Harmattan.
- Prévert, J. (1949). *Paroles*. Paris : Gallimard.
- Resweber, J.-P. (1995). *La recherche action*. Paris : PUF.
- St-Cyr Tribble, D., & Saintonge, L. (1999). Réalité, subjectivité et crédibilité en recherche qualitative : quelques questionnements. *Recherches qualitatives*, 20, 113-125. [en ligne] <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/volume20.html>
- Schoonbroodt, C., & Gélinas, A. (2006). Présentation des principaux référentiels utilisés dans nos travaux en éducation et santé. *Les Sciences de l'éducation : Pour l'Ère nouvelle*, 39(1), 35-52.
- Van Der Maren, J.-M. (2003). *La recherche appliquée en pédagogie*. Bruxelles : De Boeck.
- Watzlawick, P. (1991). *Les cheveux du baron de Münchhausen*. Paris : Seuil.

Catherine De Lavergne est Docteur en Sciences de l'Information et de la Communication, chercheure au Centre d'Études et de Recherches en sciences de l'Information et de la Communication (CERIC), praticienne depuis dix-sept ans en formation continue des adultes, actuellement responsable du centre de ressources du Service de Formation Continue et Enseignante à Montpellier 3.